

Le Nouvel Observateur - 31 mai 1995

Magazine "Les Mercredis de l'Histoire" : "Aqabat Jaber : une paix sans retour ?" mercredi, à 20h40, Arte

Le camp qui n'existe pas

PAR RENÉ BACKMANN

Sept ans après, le cinéaste israélien Eyal Sivan retrouve le camp de réfugiés palestiniens où il avait tourné son premier film.

Eyal Sivan est un jeune réalisateur israélien, installé en France depuis 1985, qui ne manque ni de dons ni d'idées. Couvert d'une brassée de récompenses dès son premier documentaire, "Aqabat Jaber, vie de passage" en 1987, il poursuit, de film en film, un impitoyable et dérangeant travail d'investigation sur la vraie nature de son pays natal. Cette réflexion sur la mémoire, l'histoire, les valeurs, les mythes d'Israël confrontés à la réalité, passe, évidemment -et peut-être d'abord-, pour Eyal Sivan, par la connaissance de l'autre. C'est-à-dire de l'ennemi-partenaire depuis un demi-siècle : le Palestinien. Ainsi s'expliquent le sujet et la forme de son premier film : une enquête, incisive mais chaleureuse, parmi les derniers habitants d'Aqabat Jaber, l'un des plus anciens camps de réfugiés palestiniens, ouvert par les Nations unies, dans la poussière brûlante de la vallée du Jourdain, aux portes de Jéricho.

Lors de sa création, au début des années 50, Aqabat Jaber, qui comptait près de 65 000 réfugiés, était considéré comme le plus grand camp de la planète. Lorsque Eyal Sivan y débarqua pour la première fois avec ses caméras, trente ans plus tard, il ne restait plus que quelques milliers d'habitants. Ce que racontaient avec dignité les plus anciens était l'histoire d'un interminable exode et d'un destin brisé. La plupart étaient nés et avaient commencé leur vie sur les terres de leurs ancêtres, au centre de la Palestine. Après leur expulsion par l'armée israélienne, en 1948, leurs villages avaient été détruits, effacés de la terre et de la carte. Devant la caméra, ils parlaient de leurs premières années au camp, où il n'y avait que deux points d'eau et une latrine pour 50 personnes. Des tentes qui ne résistaient pas au climat, et qu'il fallait remplacer à chaque saison. Des abris de torchis construits par l'agence des Nations unies chargée des réfugiés. De l'arrivée des Bédouins du Néguev. De la guerre de 1967, qui vida le camp et chassa ses habitants vers la Jordanie. Des maisons en parpaings qu'avaient fini par bâtir, à bout de patience, quelques familles. Pour tous ceux qui acceptaient de livrer leur témoignage, il était clair que ce statut de réfugié n'était qu'un malheur transitoire. Une épreuve qui prendrait fin -Inch Allah- le jour où ils rentreraient chez eux. Ils s'exprimaient avec nostalgie, habités par un espoir ténu. C'était quelques mois avant l'explosion de la révolte des pierres, en décembre 1987.

En 1994, après la signature de l'accord de Washington par Arafat et Rabin, puis l'entrée, à Jéricho et Gaza, devenus "zones autonomes" des soldats palestiniens exilés, Eyal Sivan est retourné à Aqabat Jaber, désormais sous contrôle de l'autorité palestinienne. Sept ans et une demi-douzaine de films plus tard, il a retrouvé quelques-uns de ses interlocuteurs de 1987, interrogé d'autres témoins, un colonel de l'Armée de Libération de la Palestine et le chef de la sécurité, Jibril Rajoub. C'est le documentaire réalisé lors de ce deuxième séjour qui est diffusé ce soir. La question posée, dans ce film, par Eyal Sivan est simple : sans retour des réfugiés à leur terre natale, la paix est-elle possible entre Israéliens et Palestiniens ? Et si retour il doit y avoir, s'agira-t-il d'un véritable retour, à Jaffa, à Ramle, à Haïfa, ou d'une sorte de retour symbolique, à travers la reconnaissance par Israël de l'injustice infligée aux Palestiniens en 1948 ? Curieusement, comme si l'accord Gaza-Jéricho et le retrait de l'armée israélienne avaient levé l'interdit qui pesait hier encore sur certains mots, nombreux sont aujourd'hui les réfugiés d'Aqabat Jaber qui ne parlent plus seulement d'un retour mythique, mais proclament ouvertement leur intention de retrouver "dans cinq ans, six ans, dix ans" leurs terres, leurs magasins, leurs maisons d'avant. Ce qu'ils ignorent, C'est qu'officiellement ils n'existent pas. Comme le découvre Jibril Rajoub, à la fin du film, Aqabat Jaber est "un camp de réfugiés abandonné". C'est du moins la mention qui figure sur la carte signée par les dirigeants israéliens et palestiniens, à la fin des négociations. *"Je dois vérifier, commente Rajoub, stupéfait, mais si nos négociateurs ont signé ça, c'est honteux".*

R. B.